



N° 27. — 3^e année

JANVIER 1919

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de Frans Masereel — Le Patriotisme ou la Paix, Léon Tolstoy
Tablettes : Le Père Grivaud. Problème humain. Pourquoi l'«Internationale»? Claude Le
Maguet — L'escroquerie à la mort, Léon Werth — Les sauveurs sont morts, Albert
Ehrenstein — Au pays de Gorke.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

14 3. 8

LE PATRIOTISME OU LA PAIX

Dans son Journal Intime (1), à la date du 23 décembre 1895, Tolstoy note qu'il vient d'écrire à un Anglais, à propos du « conflit entre l'Angleterre et l'Amérique ». Cet Anglais, John Manson, avait demandé à Tolstoy son opinion sur le conflit entre ces deux grands Etats, au sujet des frontières vénézuéliennes. Tolstoy lui a répondu dans une longue lettre qui, écrite il y a une vingtaine d'années, n'en est pas moins actuelle puisqu'elle traite des questions aiguës de la guerre et de la paix.

L'auteur a intitulé sa lettre : Le patriotisme ou la paix, titre que nous conservons.

Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense de la question américaine, au point de vue des intérêts chrétiens et de la paix véritable, et vous énoncez l'espoir que les peuples finiront par s'éveiller et par trouver un moyen définitif de maintenir la paix universelle. Je nourris le même espoir. Et je le nourris parce que je crois que les peuples en exaltant les préjugés patriotiques, et en les cultivant dans la jeunesse, ne désirent pourtant point en supporter toutes les conséquences, soit en premier lieu, la guerre. Ils sont donc arrivés à ce point extrême, où il suffit d'un simple raisonnement prêt à échapper des lèvres de l'homme le moins prévenu, pour qu'ils s'aperçoivent de l'effroyable contradiction dans laquelle ils vivent.

Il arrive souvent que si l'on demande aux enfants ce qu'ils préfèrent de deux choses également désirables, mais incompatibles, ils vous répondent : « l'une et l'autre ». — « Que veux-tu ? aller te promener en voiture ou rester à la maison pour jouer ? — Aller en voiture et jouer à la maison. »

Les peuples chrétiens répondent exactement de la même manière au dilemme que la vie leur pose. Que préfèrent-ils : le patriotisme ou la paix ? Et eux de répondre : « Et le patriotisme et la paix ». Il est évident que concilier le patriotisme et la paix est aussi impossible que de faire une promenade en voiture et en même temps de rester chez soi pour jouer.

Il y a quelques jours a éclaté entre l'Angleterre et les Etats-Unis un conflit au sujet des frontières du Venezuela. A une demande quelconque, Salisbury a opposé un refus, et Cleveland a adressé un message au Sénat ; des deux côtés s'élevèrent des clameurs patriotiques et belliqueuses. Il s'ensuivit une panique à la Bourse et les gens perdirent des millions de livres et de dollars ; Edison déclara qu'il allait inventer des engins capables de tuer en une heure de temps plus d'hommes qu'Attila n'en a tué au cours de ses guerres. Les deux nations commencèrent à se préparer à la guerre. Mais en même temps que se poursuivaient les préparatifs dans les deux camps, des hommes de lettres, des poètes, ainsi que des hommes d'Etat et des princes s'employaient à faire cesser le conflit entre les deux pays en démontrant que l'objet de ce conflit n'était pas assez important pour jeter deux nations sœurs, parlant la même langue anglo-saxonne, dans une guerre fratricide et qu'elles devaient vivre en paix, afin de régner sur les autres peuples. Enfin, ils firent si bien que le conflit fut aplani. Qui fut cause du rétablissement de la paix ? Ce groupe d'hommes, ou bien les prélats, les évêques, les prêtres qui prêchaient et priaient pour détourner la guerre de leur pays ? N'est-ce pas plutôt que les deux partis n'étaient pas encore prêts pour le combat ? En tous cas, la guerre n'éclata point cette fois-ci, et les hommes s'apaisèrent.

Il faut réellement avoir bien peu de perspicacité pour ne pas constater que les causes qui ont provoqué le conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis sont restées les mêmes, et si la menace de guerre a été écartée, demain il en sera autrement, et après-demain d'autres menaces de guerre surgiront entre l'Angleterre et l'Amérique, entre la Russie et l'Angleterre, entre l'Angleterre et la Turquie, selon les combinaisons les plus variées ; et inévitablement une de ces menaces aboutira à la guerre.

Si deux hommes armés vivent l'un à côté de l'autre et qu'ils sont dès l'enfance pénétrés de ce sentiment que la richesse, la gloire, la puissance sont des vertus, et que pour obtenir la pos-

session de ces biens, il n'est nullement malhonnête d'employer la violence et les armes, de dépouiller ses voisins et de s'approprier leur richesse, — enfin si ces hommes n'ont au-dessus d'eux aucune autorité religieuse, morale ou politique, il est naturel alors qu'ils vivent en état de guerre perpétuel. Même s'ils se séparent après une querelle, ce sera pour mieux sauter, comme dit le proverbe français, et pour s'élaner ensuite avec plus de rage l'un contre l'autre.

L'égoïsme des particuliers est hideux, mais les égoïstes dans la vie privée ne sont pas armés, et ils ne considèrent point la fabrication des munitions et leur emploi contre leurs rivaux comme un grand bien. En outre, l'égoïsme d'un particulier se trouve sous le contrôle de l'Etat et de l'opinion publique. Un particulier qui oserait voler son voisin à main armée, et lui prendre une vache ou un hectare de sa récolte, serait immédiatement arrêté par un agent de police et conduit en prison. De plus, cet homme serait jugé par l'opinion publique et traité de bandit, de voleur. Tandis que les Etats qui sont tous armés ne subissent aucune contrainte ; au-dessus d'eux point d'autorité, sauf quelques essais comiques pour saisir l'oiseau en lui mettant du sel sur la queue. Je veux parler des congrès internationaux que les Etats ne prennent jamais au sérieux, puisqu'ils sont armés pour ne tolérer aucune autorité. Si l'opinion publique blâme et châtie toute violence dans la vie privée, elle approuve et exalte le patriotisme à l'égal d'une grande vertu quand il s'agit en son nom d'usurper le bien d'autrui au profit de la puissance de la patrie.

Ouvrez une feuille quotidienne n'importe quand, vous y trouverez toujours un point noir, cause possible de quelque conflit : un jour, c'est la Corée ou le Pamir ; un autre jour, ce sont les territoires d'Afrique ou l'Abyssinie ; à moins que ce ne soit la Turquie, le Venezuela, ou le Transvaal. Les actes de brigandage ne cessent jamais : par ci, par là, quelques petites guerres continuent, — comme la fusillade sur la ligne de tir ; la grande, la véritable guerre couve, prête à éclater, et elle doit éclater.

Si l'Amérique souhaite pour son pays tous les biens : la puissance, la richesse, la grandeur, il en est de même pour l'Anglais, le Russe, le Turc et le Polonais ; le Hollandais, l'Abyssin, le Finlandais et le Tchèque, et le citoyen du Venezuela, et ils sont tous persuadés que souhaiter tous ces biens n'est pas blâmable ; que l'on doit être fier au contraire de ce souhait, et le maintenir en soi et dans les autres sans le cacher. Et si la suprématie d'un pays ou d'une nation ne s'acquiert qu'au détriment des autres, alors la guerre est inévitable. Et pour éviter la guerre, il est inutile de prêcher, et de prier Dieu pour que la guerre n'éclate pas ; ou de persuader aux « English speaking » nations qu'il faut vivre en paix afin de gouverner les autres peuples ; ou de former des doubles et des triples alliances les uns contre les autres ; ou de marier les princes avec des princesses étrangères. Il faut commencer par détruire ce qui produit la guerre. Et la guerre vient du désir exclusif de voir son pays plus grand et plus puissant, et ce désir s'appelle le patriotisme, et pour extirper ces préjugés patriotiques, il faut faire comprendre aux hommes que le patriotisme est un mal. Mais c'est difficile de leur persuader cela. Dites aux hommes que la guerre est un grand fléau, ils se moqueront de vous en répliquant : qui ne le sait ? — Dites que le patriotisme en est aussi un, et la plupart des hommes vous donneront raison, avec une légère restriction. Oui, le patriotisme est un mal, mais il y a un patriotisme et un patriotisme, le nôtre est tout différent. Quel est ce beau patriotisme ? personne ne l'explique.

Si le bon patriotisme ne réclame pas de conquêtes, il reste néanmoins le patriotisme, et s'il n'est pas conquérant, il est « détenteur » ; c'est-à-dire que les hommes détiennent ce qui jadis a été conquis, car il n'est point de pays dont l'origine ne date d'une conquête, et ainsi, pour conserver les terres conquises, il faut bien employer des moyens semblables à ceux de la conquête : voire les massacres, le pillage, la violence. Même si le patriotisme n'est pas détenteur, il est « réparateur » ; c'est celui des peuples vaincus et opprimés, des Arméniens, des Irlandais, des Polonais, des Tchèques, etc., etc. Et c'est peut-être le pire de tous les patriotismes, car c'est le plus violent et celui qui exige les plus grands efforts. Le patriotisme ne peut être bon. Pourquoi les hommes ne disent-ils pas que l'égoïsme est bon ? Il serait même plus aisé de le prouver, car l'égoïsme est un sentiment naturel avec lequel l'homme vient au monde, tandis que le patriotisme n'est qu'un sentiment artificiellement cultivé dans l'homme.

On dira : « le patriotisme a réuni des hommes en un Etat ». Mais

(1) Edition française, Jeheber (Genève). Trad. Natacha Rostowa et Marguerite Jean-Debrit.

si les hommes se sont déjà unis pour former des Etats, pourquoi continuer à entretenir en eux une fidélité exclusive à leur pays, et cette fidélité même qui est la cause de calamités innombrables dans tous les Etats et dans toutes les nations ?

S'il n'existait qu'un seul patriotisme, celui des Anglais, — alors on pourrait le considérer comme un sentiment unitaire ou bienfaiteur, mais du moment qu'il y a des patriotismes américain, anglais, russe, allemand, français, etc., qui nourrissent tous des sentiments opposés, le patriotisme ne peut être unitaire mais séparatiste.

Dire que si le patriotisme a été bienfaisant à son origine, lorsqu'il réunit les hommes dans la Grèce et la Rome antique, il est évident qu'il l'est encore après 1800 ans de vie chrétienne, c'est convenir que si, avant les semailles, le labourage d'un champ est bienfaisant, il l'est aussi après, quand les pousses vertes apparaissent dans le champ. Il est bon de conserver le patriotisme en souvenir des services qu'il a rendus à l'humanité, comme les anciens monuments, les tombeaux, etc., etc. Ni les monuments, ni les temples ne font aucun tort aux peuples ; ils sont là pour commémorer le passé, tandis que le patriotisme ne cesse de produire des maux sans nombre.

Pourquoi souffrent et s'entretuent en ce moment les Arméniens et les Turcs ? Et pourquoi la Russie et l'Angleterre, préoccupées qu'elles sont chacune de leur part d'héritage en Turquie, attendent-elles pour faire cesser ce massacre ? Pourquoi s'entretuent les Italiens et les Abyssins ? Pourquoi une effroyable guerre a-t-elle été sur le point d'éclater entre les Etats-Unis et l'Angleterre, Et la guerre sino-japonaise ? Et celle de la Turquie ? De l'Allemagne ? De la France ? Et l'irritation, la colère des peuples soumis : Polonais, Irlandais, Finlandais ? Et les préparatifs guerriers de tous les peuples ? Tout cela est le fruit du patriotisme.

Une mer de sang a été versée à cause de ces préjugés, et on en versera encore, si les hommes ne se débarrassent pas définitivement de ce vestige des temps barbares.

J'ai écrit maintes fois sur la question du patriotisme. J'ai soutenu qu'il était tout à fait incompatible, non seulement avec la doctrine du Christ prise dans son sens idéal, mais avec les exigences primordiales de toute société chrétienne ; et chaque fois on a répondu à mes arguments, soit par le silence, soit par des observations dédaigneuses : mes idées n'étaient que des utopies mystiques d'anarchiste et de communiste.

J'ai souvent répété ces mêmes idées sous une forme plus serrée, mais au lieu d'y répondre, on se contentait de me dire : c'est du cosmopolitisme, comme si ce mot « cosmopolitisme » réfutait, sans détour, tous mes arguments.

Des hommes âgés, bons, sérieux et intelligents, occupant des situations comparables à celle d'une ville au sommet d'une montagne, et qui par leur exemple conduisent les masses, font mine de croire que la légitimité et les bienfaits du patriotisme sont si évidents qu'il est inutile de répliquer aux attaques étourdies et insensées dirigées contre ce sentiment sacré. La plupart des hommes, infectés et trompés dès l'enfance par ce sentiment, prennent ce silence pour un argument irréfutable et continuent à croupir dans l'ignorance. Tous ces personnages, grâce à leur haute situation, sont en état de délivrer les masses de leurs maux, et, s'ils ne le font pas, ils commettent un grand péché.

L'hypocrisie est la chose la plus hideuse du monde. Le Christ ne se fâcha qu'une seule fois et ce fut contre les pharisiens. Mais l'hypocrisie des pharisiens n'était rien à côté de l'hypocrisie moderne. Les pharisiens hypocrites d'aujourd'hui surpassent de beaucoup les pharisiens d'autrefois, ces derniers étaient encore des gens sincères à côté de nos pharisiens, et leur mode d'hypocrisie n'était qu'un jeu d'enfant. Il ne peut en être autrement. Toute notre vie, avec sa profession de foi chrétienne, d'humilité et d'amour, incompatible avec l'existence d'un camp de bandits armés, n'est plus qu'une suite indéfinie d'hypocrisies révoltantes. Il est très commode de professer une religion à deux faces : d'une part, on se réclame de la sainteté et de la pureté morale ; de l'autre, de l'épée et du gibet ; ainsi, on a le droit d'imposer et le droit de tromper ; on commence par la sainteté, si elle ne réussit pas à duper les hommes, alors on appelle au secours l'épée et le gibet. Mais si une telle religion est commode, il arrive un moment où cette toile d'araignée d'imposture crève, et, ne pouvant plus abuser des deux principes à la fois, on est forcé de choisir entre les deux. Et ce moment est arrivé. Que les hommes le veuillent ou non, l'Humanité est en face de ce dilemme : « Comment se fait-il

que ce même patriotisme qui cause tant de fléaux matériels et moraux, puisse être en même temps utile et bienfaisant ? A cette question, il faut absolument donner une réponse concrète. Est-il nécessaire de démontrer que le patriotisme est un si grand bien qu'il rachète tous les maux causés à l'humanité en son nom ? ou alors, s'il est un mal, à quoi bon le cultiver et le propager parmi les hommes ? S'il est un grand mal, il faut que les hommes fassent tous leurs efforts pour l'extirper de leur vie.

C'est à prendre ou à laisser. Si le patriotisme est un bien, alors le christianisme n'est plus qu'une chimère, une vaine ombre qu'il faut déraciner. Le plus tôt sera le mieux. Mais si le christianisme peut nous donner réellement la paix et que nous la souhaitons sincèrement, il est évident que le patriotisme n'est plus qu'une conception surannée, les restes d'un passé lointain et barbare qu'il ne faut ni exalter ni entretenir, mais abolir par tous les moyens : par les sermons, les arguments, le mépris, la raillerie.

Si le christianisme est une vérité, si nous avons la ferme volonté de vivre dans la paix, alors cette vérité est incompatible avec le désir de voir notre patrie puissante exerçant sa suprématie sur les autres pays, nous devons au contraire souhaiter plutôt son affaiblissement et y contribuer par tous les moyens. Le Russe doit souhaiter que la Pologne, la Finlande, les provinces baltiques, les colonies d'Asie se séparent de la Russie ; l'Anglais, que l'Irlande, les Indes, l'Australie et les autres colonies recouvrent leur indépendance ; car plus la puissance d'un Etat s'étend, plus son patriotisme s'affirme féroce et insatiable, sa suprématie se fonde sur une masse de plus en plus grande de souffrances humaines. Pour prouver que nous pratiquons en vérité la doctrine chrétienne, nous ne devons point désirer, comme à présent, l'extension de notre Etat, mais plutôt son amoindrissement. Et c'est dans ces sentiments qu'il faut élever la nouvelle génération, en démontrant que s'il est honteux pour un jeune homme de manifester son égoïsme grossier en mangeant tout sans rien laisser aux autres, en poussant un plus faible hors de son chemin pour y marcher seul, en s'emparant par la violence de ce qu'un autre possède, il est également honteux de souhaiter l'accroissement de son pays au détriment des autres pays et nations. De même s'il est ridicule et sot de faire son propre éloge, il est déplaisant de ne louer que son pays, comme le font tous les livres mensongers et patriotiques : histoires nationales, poèmes, prêches, hymnes nationaux absurdes.

Il faut donc comprendre une fois pour toutes que tant que nous exaltons et cultivons le patriotisme dans les jeunes générations, tant que nous possédons des armées pour détruire la vie matérielle et spirituelle des nations, les guerres existeront. Bien mieux, nous préparons pour ces guerres épouvantables de nouveaux et terrifiants guerriers dans l'Orient lointain que nous pervertissons par notre patriotisme. L'empereur Guillaume, un des types les plus comiques parmi les gouvernants actuels, orateur, poète, musicien, dramaturge, peintre, mais surtout grand patriote, a peint récemment un tableau représentant tous les peuples d'Europe armés d'épées, au bord de la mer, et suivant des yeux l'archange Michel qui leur montre au loin deux figures assises : Bouddha et Confucius. Selon la pensée de Guillaume, ce tableau exprime la nécessité pour les nations européennes de s'unir afin de faire face au péril qui s'avance de l'Orient. A son point de vue patriotique et barbare, en retard de dix-huit cents ans, il a raison. Les peuples européens, oublieux de l'enseignement du Christ, ont de plus en plus irrité ces peuples paisibles, en leur inculquant le patriotisme et l'art de faire la guerre. Ils les ont tellement excités qu'en réalité si la Chine et le Japon finissent aussi par oublier l'enseignement de Bouddha et de Confucius, ils s'assimileront rapidement l'art de tuer (et ils l'apprendront vite, le Japon l'a déjà montré). Comme ils sont hardis, adroits, forts et nombreux, ils feront alors de l'Europe ce que les nations européennes font des terres africaines, si l'Europe ne leur oppose pas quelque chose de plus puissant que les armes et les inventions d'Edison « Le disciple n'est point au-dessus de son maître, mais tout disciple accompli sera comme son maître. » (Saint Luc, VI, 40).

Un jour que le roi d'un petit royaume demandait à Confucius : « De combien faut-il agrandir mon armée pour vaincre un peuple du Sud ? », le Sage répondit : « Supprime ton armée entière, emploie tout ce que tu as dépensé jusqu'ici pour entretenir cette armée à l'instruction de ton peuple et à l'amélioration de l'agriculture ; quant au peuple du Sud, il chassera son roi et se soumettra à toi sans faire la guerre ». Ainsi enseignait Confucius dont il faut, paraît-il, se méfier. Nous qui avons répudié l'Evangile du

Christ, nous voulons conquérir ces peuples par la violence, mais nous nous préparons seulement des ennemis encore plus forts et plus redoutables que nos voisins.

Un de mes amis, ayant regardé le tableau de Guillaume, dit : « Le tableau est beau, mais voici ce qu'il signifie : l'archange Michel montre aux gouvernements d'Europe, que représentent ces bandits armés, le péril qui les menace et auquel ils ne survivront pas : c'est la douceur de Bouddha et la sagesse de Confucius. » Il aurait pu ajouter aussi : « l'humilité de Lao-Tse ».

En vérité, grâce à notre hypocrisie, nous avons si bien oublié le Christ et écarté de notre vie tous ses principes, que l'enseignement de Bouddha et de Confucius est, sans contredit, supérieur à ce patriotisme sauvage qui guide nos peuples pseudo chrétiens.

Ce ne sera pas par les armes, à la façon des brigands qui se ruent sur leurs frères d'outremer pour les massacrer, comme Guillaume a voulu nous le montrer dans son tableau, que l'Europe et le monde chrétien en général seront sauvés. Ce sera en supprimant les armements, et en répudiant tous les préjugés patriotiques d'un passé barbare. Ainsi l'Europe donnerait aux nations d'Orient, non pas l'exemple du patriotisme féroce et meurtrier, mais celui de la vie fraternelle, telle que le Christ nous l'a enseigné.

LÉON TOLSTOY.

(Traduit par L. de Viskowatoff).

Au pays de Gorki

On sait que par la seule force de sa volonté, le grand écrivain russe est devenu l'homme qu'il est, a pu mettre en valeur le génie qu'il se sentait.

Un article de Paul Faure, dans le *Populaire*, nous révèle deux autres exemples d'incultes prolétaires russes parvenus à la haute intelligence.

Rikoff, commissaire de l'Economie populaire, appelé à la présidence du gouvernement quand Lénine fut blessé. Paysan à l'origine, il devint étudiant par ses propres efforts.

Noguin, commissaire du peuple, ouvrier textile, apprit seul à lire, travailla en Angleterre, où il fut membre en vue des Trades-Unions.

POUR LA JUSTICE

Il y a quelque temps, la presse a inséré un communiqué officiel affirmant que l'enquête avait établi la culpabilité de notre camarade Louis Bertoni dans l'affaire des bombes de Zurich.

A cela, Bertoni répond :

« C'EST FAUX. Pour tout ce qui me concerne, rien n'est établi. Ces communiqués se terminent ordinairement par la constatation que l'accusé nie ou avoue les faits mis à sa charge. Rien de cela, et pourtant, remarquez-le bien, d'une vingtaine d'arrêtés VIVANTS, il n'est fait état que de mon nom. Je pense que puisqu'on m'accuse publiquement, j'ai le droit de dire que j'oppose UN DÉMENTI FORMEL à toutes les accusations me concernant ».

Nous estimons que la protestation de notre camarade a plus de valeur que les dires d'une enquête qui a prouvé sa partialité par de nombreux faits.

FÉDÉRATION DES SYNDICATS
OUVRIERS DE GENÈVE.

*Faut-il déplorer l'oubli où tombent les héros obscurs ?
Faut-il redouter l'éclat de quelques noms glorieux, piège ou mirage funeste à ceux qui nous succéderont sur la terre ensanglantée ?
Tant qu'on dressera des statues aux guerriers, il y aura des guerres parmi nous.*

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

TABLETTES

Chez le père Grivaud

Je sais où m'aller approvisionner de confiance, lorsqu'elle semble vouloir m'abandonner, car je possède l'amitié d'un sage.

Mon ami est un vieux travailleur libre. Réfractaire à l'esclavage usinier, il paie de misère la conservation de son indépendance. Mais, fidèle, la joie le soutient. L'initiative jamais entravée l'a fait un des plus habiles dans l'art menuisier qu'il pratique avec amour parce que lui est connue l'utile destination de ses œuvres. Il a le coup d'œil, disent les compagnons qui fréquentent son atelier. Et il ne peut manquer de voir aussi juste dans les choses du raisonnement que dans celles du métier, puisque comme librement ses mains s'expérimentèrent, sans maître son intelligence se développa. C'est Grivaud qu'il s'appelle, mon vieil ami. Je le suis allé voir l'autre jour, car vraiment, ces temps derniers, mes forces s'épuisaient. Je le trouvai qui chantait en corroyant sa planche. Il ne m'avait pas vu entrer et quand ses yeux se portèrent sur moi, j'y lus les signes d'un chaleureux accueil.

— Tu permets que je finisse de redresser cette planche, me dit-il après avoir emprisonné un long temps mes doigts dans son honnête main calleuse.

— Je t'en prie, vas-y, mon vieux frère.

Clignant des yeux, il vérifia son bois :

— Encore un petit coup de varlope par ici et ça y sera.

— Eh bien, quoi de nouveau ? questionna-t-il une fois satisfait du travail.

— Du nouveau, je n'en sais guère. Le cycle des événements se poursuit toujours aussi tristement.

— Les événements, fiston, c'est une lutte entre eux et nous. Ou ils auront le don de nous rendre tristes, ou nous aurons la force de les faire gais.

— La force, la force, c'est facilement parler. Je t'avoue qu'elle m'abandonne. On se lasse de toujours agir inutilement.

— Les faits sont tristes, il est vrai, et l'ennui t'accable, le découragement t'envahit. Tu trouves inutile de réagir. Tu t'avoues vaincu, voilà. Je connais le refrain : « La vie est ainsi, nous n'y pouvons rien ! Pourquoi combattre ? Aurons-nous jamais l'avantage ? Les faits obéiront-ils un jour à notre volonté ? »... Il faut être plus fier, camarade !

— Tu m'épates, Grivaud. Tu t'es fabriqué une confiance en chêne.

— Oui, c'est ça, le bon bois dont on faisait autrefois les bahuts et les huches, des coffres renfermant les trésors de la vie. Tandis que ta confiance, à toi, ne t'avait pas coûté d'effort, tu en possédais l'article courant, bouillonné en série, comme le reste, et en bois de sapin, celui dont on fait les cercueils. Et la voilà disparue.

— Où la retrouverai-je, dis-moi ?

— En toi ! L'espoir n'est perdu que pour ceux qui le délaissent. Tu vois de violents dominateurs, de passifs égorgeurs, des mufles joueurs de coudes et piétineurs de faibles ; tu vois des faiseurs de tous genres, et des valets et des loques affalées dans la godaille. Tu te dis qu'il n'y a rien à faire contre tout ça, que le monde est à eux. Alors, nous, les compagnons de l'Eternel, on n'aurait plus qu'à déguerpir sans essayer de faire sa place à l'Idéal. Eh bien, non, l'Idéal, c'est la seule chose qui nous appartienne. Dans la vie, c'est l'unique part qu'il nous soit donné de choisir. En dépit de tout, j'ai conçu le mien, et rien n'aura le pouvoir de me le faire perdre. J'ai lu cette parole de Romain Rolland qu'entre toutes j'ai aimée : « Il est interdit de douter de ce qu'on croit bon et vrai. Ce qu'on pense, on doit le croire. Et ce qu'on croit, on doit le soutenir. » Pauvre idéal, celui que compromettrait l'ambiante laideur ! Crois-tu que ce soit le plus mauvais lot que d'avoir à combattre pour ce qu'on aime ? Et tiendrais-tu beaucoup à ce que tu n'aurais pas conquis ? Tiens ! quand j'ai du mauvais bois à travailler, je n'en suis que plus déterminé à réussir mon meuble. Il faut se montrer digne de la lutte qui s'offre.

Ainsi qu'un ciel balayé par la bise, mon âme se trouva rassérénée après l'âpre souffle que venait d'y faire courir la voix du père Grivaud. Et j'empoignai la main de mon vieil ami.

— Oui, oui, tu as raison, vieux frère. Merci d'avoir dissipé mes doutes. A présent, je me sens la force de tout affronter. Tu as rendu un homme à sa foi, à l'humain combat.

Problème humain

Tant qu'on ne se décidera pas à envisager les choses du point de vue humain, on barbotera dans le désaccord, on s'enlisera dans la haine.

Nous limitons nos intérêts à l'immédiat, au cercle étroit dans lequel les circonstances nous ont placés. Nous regardons la vie à travers le prisme de notre patrie, de notre classe, de notre fonction.

Cependant la peur de l'inconnu qui nous fait diminuer notre horizon est impuissante à fixer l'aspect de celui-ci. Si petit que nous fassions l'espace, l'inattendu saura bien y surgir pour nous effrayer. Nous n'avons rien trouvé de mieux que l'autruche pour notre sécurité. Et l'on croit garantir un cheval de la peur en lui mettant des œillères. Mais voilà qu'il s'effarouche, qu'y a-t-il ? Regardez l'incendie dont, droit devant lui, s'élèvent les flammes. Diable d'incendie qui se permet d'éclater dans le rayon visuel accordé à l'animal.

Suis-je Français ? Il paraît, mais ce n'est pas de ma faute. Et je suis résolu à n'en pas moins rester un homme. Aussi gardé-je mes sentiments indépendants de ceux qu'on impose à mes compatriotes. Le patriotisme voudrait restreindre, borner ma sympathie, lui désigner son domaine. Mais l'amour de la France, même agran-

die de deux provinces, ne saurait suffire à ma faim. Il me faudrait confondre mes intérêts avec ceux d'un pays ! Merci pour la barrière qui m'indique que derrière, d'autres intérêts s'opposent. Et je sais comment cela finit. Le Dr Satan tient boutique d'arguments scientifiques, où les deux partis s'approvisionnent pour le règlement de leurs différends.

L'on veut encore qu'il y ait un intérêt de classe. C'est à voir. N'y a-t-il pas, là aussi, l'intérêt d'homme à opposer ?

D'abord, ne pas confondre. Je ne parle pas de collaboration de classes, de compromis entre le capitalisme et le travail. Je n'entends pas du tout garantir les jours de l'exploitation et de son nourricier, l'esclavage par un honteux contrat destiné à leur éviter ennuis et aléas. Je ne veux pas que deux principes immoraux se devant l'un à l'autre la vie, renouvellent entre eux leur bail et prolongent ainsi celui de l'immoralité. Il est des gens qui s'imaginent sincèrement travailler au progrès en préconisant la collaboration de classes. Mais la féodalité elle-même eût pu assurer son règne en se prêtant à des accommodements. « Si le seigneur est intelligent et bon fermier d'hommes, dit Taine dans ses *Origines de la France contemporaine* — s'il veut tirer meilleur profit de sa terre, il relâche ou laisse se relâcher par degrés les mailles du rets ou ses vilains et ses serfs travaillent mal parce qu'ils sont trop serrés. L'habitude, la nécessité, l'accommodation volontaire ou forcée font leur effet ; à la fin, seigneurs, vilains, serfs et bourgeois, adaptés à leur condition, reliés par un intérêt commun, font ensemble une société, un véritable corps. »

Voyez-vous cet intérêt commun ? Il était fait en réalité de deux intérêts particuliers, croyant assurer leur garantie, par un accord, une adaptation. Et cet accord entre la noblesse et le tiers-état valut ce que vaut un traité entre une grande et une petite nation. L'union n'était qu'apparente ; l'inégalité la rendait impossible et l'interdépendance du noble et du serf ne pouvait être que factice. Aussi l'intérêt particulier s'accusa. La noblesse se chargea d'élargir le fossé par ses abus, ce qui provoqua la révolte des vilains.

Mais l'intérêt de classe ne trouve-t-il pas aujourd'hui sa manifestation dans la collaboration entre le capitalisme et le travail ? Voyez plutôt les syndicats qui sont des organisations de classe, et dites-moi ce que représentent les contrats collectifs et autres conventions professionnelles qu'ils rêvent d'établir partout entre employeurs et employés ? Les premiers s'y soumettent assez facilement parce qu'ils comprennent que ce compromis est la sauvegarde de leurs privilèges. Leurs privilèges ! Ici, comme du temps de la féodalité, voilà le fait qui rend l'entente vicieuse. Intérêt de classe, dites-vous ? Voyons, sans rire, un intérêt peut-il être attaché à la condition d'exploité ? Ou c'est celui du matin de la fable assuré de sa pâtée, mais dont le cou porte la marque du collier.

« Ah ! bravo ! Lutte de classes, il n'y a que ça ! » — Pourquoi rapetissez-vous à un point de vue de classe la question qui est beaucoup plus vaste, qui est humaine, qui est d'ordre moral ? Le problème de l'exploitation ne peut être séparé des autres. L'autorité et l'asservissement sont à abolir dans tous les domaines. C'est l'immoralité d'un homme qui lui permet d'en dominer, d'en exploiter un autre. Mais c'est également l'immoralité qui conduit un dominé à se faire le complice, le soutien de la domination. Vous m'engagez à une solidarité spéciale avec le dernier. Vous voulez donc que le défendant dans sa fonction, je l'encourage dans ses méfaits ?... Je leur témoigne à tous deux — au dominateur et à son complice — ma solidarité d'homme en m'attaquant à leur immoralité qui les rend inaptes à la fraternité.

Se rabougrissant — car tout exclusivisme est porté à se rabougrir — le point de vue de classe se contredit en devenant le point de vue professionnel. Et, il fallait s'y attendre, voici se manifester un peu partout la xénophobie des travailleurs. A vrai dire, elle sévissait déjà avant la guerre, mais de façon moins apparente. Ce n'est pas le nationalisme qui détermine cette manifestation, mais il en profitera, évidemment. En retour, il donnera toute son acuité au malsain sentiment.

Tout récemment des ouvriers d'Annecy se sont mis en grève pour obtenir le renvoi d'ouvriers suisses qui étaient venus partager leur labeur. Et l'on voit des organisations syndicalistes demander dans leur programme de paix que soit interdite l'immigration des travailleurs étrangers. Entre nous, Gribouille aurait été aussi malin. Les ouvriers qui veulent de telles mesures s'exposent à en être victimes, car la dépendance économique et politique où ils sont peut les obliger à demander leur pain à un autre pays que le leur.

Vous connaissez aussi ces réglementations, celle de l'apprentissage par exemple, qui naissent du même esprit et qui sont la plus claire négation de la solidarité de classe, puisqu'elles aboutissent à garantir sa profession au détriment des autres.

Et voilà. Rien n'est soluble partiellement. Il n'y a pas d'intérêt immédiat et particulier. Il n'y a qu'un intérêt supérieur et commun à tous les hommes. Le problème social est le vaste problème humain — problème moral.

Pourquoi l'« Internationale » ?

Maintenant que la guerre est terminée, socialistes et syndicalistes tentent de reconstituer l'« Internationale ». La question se pose : Pourquoi l'ont-ils détruite au moment où elle devait exercer son office ? Une Internationale pour le temps de paix est sans utilité comme sans signification. Dûment avertis de la valeur des résolutions et des engagements pris jadis, quelle attention les travailleurs peuvent-ils porter désormais aux réunions périodiques tenues par les ennemis d'hier réconciliés ?

La guerre n'a été une surprise pour aucun d'eux,

puisqu'à tous leurs congrès ils envisageaient l'attitude à adopter devant elle; puisqu'ils dénonçaient, expliquaient aux masses le danger de la politique suivie par les gouvernements; puisque, de concert, échangeant des délégués, ils organisaient dans tous les pays une action de plus en plus soutenue contre le péril menaçant.

Ils firent tout en prévision du crime, mais lorsqu'en sonna l'heure, ils lui furent soumis. Et pourtant les masses leur eussent été fidèles. Pourquoi entretenaient-ils en elles l'instinct de troupeau, ces mauvais bergers ?

Que veut dire aujourd'hui cette question des responsabilités ? Celles-ci se partagent entre tous les gouvernements et ceux qui s'en sont faits les complices. Et vouloir distinguer les responsabilités immédiates des autres, ne convient pas à une conscience honnête. Au reste, ceux qui se livrent à ce jeu, croyant y trouver je ne sais quelle justification de leur reniement, s'exposent à « tomber pile ». En effet, le socialiste Verfeuil, un de ceux dont la foi a résisté à l'épreuve, nous dit que cette recherche des coupables pourrait bien réserver à certains des surprises. Pour vous, M. Thomas qui, par votre trahison, avez mérité d'un ministère guerrier le plus guerrier des portefeuilles !

Qu'avons-nous besoin d'une « Internationale » à présent qu'il ne reste plus aux peuples qu'à pleurer et à compter leurs morts ? Trop tard et ce n'est à cette heure qu'une sinistre comédie. Comment ceux des congressistes que je sais sincères ne le voient-ils pas ?

Aujourd'hui, le drapeau rouge est en Berne.

CLAUDE LE MAGUET.

Profitons de ce que des socialistes français sont en Suisse pour leur parler d'un des leurs. Henri Guilbeaux, l'un des ouvriers les plus ardents de la réconciliation des peuples, l'un des juges les plus sévères de tous les impérialismes; Henri Guilbeaux a payé cher ici : basses injures et prison où il est encore, son dévouement socialiste. Il n'est pas d'insultes dont ne l'aient couvert ceux des journaux d'ici qui montrent tant de sympathie à un Albert Thomas. Et c'est un critérium. Nous nous adressons aux sincères. Ils connaissent l'activité de Guilbeaux comme ils connaissent la Russie. Seuls sur lui ont pu être écrits en France les effarants articles de Daudet, les goujateries de certains littérateurs rancuniers; les notes et rapports policiers, aussi avilissants que mensongers. Ceux qui sont soucieux de vérité voudront se faire par eux-mêmes une opinion. Il leur sera loisible de consulter ici, chez des amis de leur parti, la collection de *demain*. En même temps qu'ils se réjouiront d'y trouver tant de documents utiles, ils y découvriront la cause de la haine que Guilbeaux s'est attirée de la part des impérialistes. Ils trouveront aussi dans les librairies la brochure intitulée *Mon crime*, où Guilbeaux retrace toute son activité. Après cela, ils retourneront à Paris avec une opinion sur le cas Guilbeaux et cette opinion ne sera pas celle que voudraient leur faire adopter certains social-patriotes par lui malmenés.

L'ESCROQUERIE A LA MORT

Encore une forte voix française qu'il nous paraît utile de faire entendre. Léon Werth écrivait ces temps derniers cet article dans le Journal du Peuple :

Tous les ministres qui se sont succédés pendant la guerre ont dit aux soldats pourquoi ils devaient mourir. M. Viviani, M. Ribot, M. Painlevé, aussi bien que M. Briand et M. Albert Thomas, n'ont laissé aux soldats aucun doute sur les raisons pour lesquelles ils devaient consentir à la mort. Ces raisons, les soldats pouvaient les trouver mauvaises ou bonnes, ils pouvaient aussi les trouver vagues. Mais elles constituaient avec le pinard et la gnole de l'intendance, les éléments du moral des troupes. Elles agissaient comme, en temps de paix, les musiques militaires. Les soldats qui partaient pour le front ne pouvaient ignorer qu'ils allaient défendre la France, la civilisation, la liberté du monde et réaliser dans la guerre l'anéantissement de la guerre. On disait aux soldats : « Nous vous demandons de courir un risque, mais c'est pour sauver la patrie, le monde, la liberté, et pour tuer la guerre. » On aurait pu leur dire que c'était pour tuer la liberté et la civilisation, source de discordes civiles et de problèmes sans cesse renouvelés qui troublent la paix du monde aussi sûrement que les ambitions dynastiques. On aurait pu leur dire qu'ils allaient nourrir de leur sang la guerre, la guerre magnifique et salubre par qui la vie vaut d'être vécue. On aurait pu leur dire cela ou autre chose encore. On aurait pu traduire en mille formules l'ordre du fascicule de mobilisation. On aurait pu également — et c'eût été peut-être le mieux — leur dire simplement : « Soldats, obéissez, parce que votre métier est d'obéir et que le nôtre est d'ordonner. » On aurait pu leur dire n'importe quoi ou rien du tout, parce que les chefs d'armées ont des arguments plus forts et plus définitifs que les idées. On aurait pu... mais on ne l'a pas fait. Et M. Clemenceau lui-même, avant l'armistice, a cordialement invité les soldats à défendre la civilisation contre la barbarie et la liberté contre l'autocratie. Il leur demandait cela et pas autre chose. Car, pour ce qui est de faire la guerre, c'est lui-même et lui seul qui la faisait. « Je fais la guerre... » Si bien qu'il ne restait aux soldats qu'à sauver la civilisation, la liberté, le monde.

Il semble bien que les soldats aient été convaincus par les arguments des ministres. S'ils faisaient la guerre, c'étaient pour les raisons qu'on leur avait dites. Jamais, du moins, les ministres ne nous ont avoué le moindre désaccord entre leur pensée et la pensée des soldats. Et ce n'est pas seulement les soldats vivants qui pensaient comme les ministres, les journalistes et les romanciers orthodoxes. C'étaient aussi les soldats morts. Car on les a beaucoup fait parler, les morts. On leur a adressé beaucoup de discours. Il n'est pas un ministre ou pas un journaliste chantant la guerre, la France et la victoire, le bonheur de mourir pour la patrie ou le bonheur de devenir pour elle aveugle ou cul-de-jatte; il n'est pas un ministre ou pas un journaliste qui ne nous ait, avec perspicacité et précision, renseigné sur les pensées les plus secrètes des morts de guerre. Avec un lyrisme minutieux, avec une pénétration d'analyse égalant la ferveur de l'en-

thousiasme, les ministres et les journalistes nous ont conté l'agonie des morts de guerre. Oh! comme ils se penchaient sur les morts de guerre! Comme ils lisaient dans leur agonie! Comme ils découvraient dans leurs yeux la joie totale du sacrifice total! O vous, qui êtes morts dans la boue, vous dont le sang coulant par vos blessures se mêle à la boue glissante et clapotante des premières lignes, vous eûtes la consolation de ne pas mourir en vain et de mourir volontairement. On vous eût offert la triste vie des ministres et des journalistes penchés sur vous que, certes, vous l'eussiez refusée et que vous eussiez choisi cette belle mort qui vous faisait entrer à la fois dans la terre, dans l'histoire et dans l'immortalité. Ah! comme ils vous enviaient, les ministres, les journalistes, les romanciers! Et les femmes aussi vous enviaient. Si douloureusement, si amèrement, qu'elles durent se consoler avec les vivants. Mais vous n'eûtes pas seulement, ô morts de guerre, la joie d'un sacrifice que vous aviez consenti, voulu, choisi. Vous eûtes aussi, par les ministres, les journalistes, les romanciers, cette joie que les mobiles de votre sacrifice fussent intégralement révélés à ceux qui n'avaient pas l'heureuse fortune de mourir à la guerre. Nous connûmes ainsi non seulement chacun de vos mobiles, mais encore son exacte nuance. Nous sûmes chacune des raisons pour lesquelles, logiquement, vous mouriez. Mais nous sûmes aussi comment chacune de ces raisons se mêlait à vos plus clairs sentiments, à vos plus obscures émotions. Nous eûmes une belle psychologie de mort de guerre. L'âme du mort de guerre fut analysée avec cette minutieuse ferveur qu'employaient jadis les romanciers mondains à décrire leur héros amoureux ou jaloux. Morts de guerre, le mince inconvénient d'être mort effleure peut-être votre bonheur d'un imperceptible et frivole regret, mais vous ne pouvez vous plaindre d'être des incompris. Sans doute les obus faisaient trop de bruit pour que vous puissiez parler. Mais, par une pitié qui traduit en claires formules les intentions que vous n'avez pas exprimées, les ministres, les journalistes, les romanciers nous ont dit vos dernières paroles. Celles, du moins, que vous auriez prononcé, si comme eux vous en aviez eu le loisir, si comme eux vous aviez eu un public, si comme eux vous aviez tous le bénéfice d'une forte culture.

Mais votre bonheur devait être plus complet encore. On vous disait non seulement les mobiles de votre sacrifice, mais encore les vœux que vous exprimiez pour un avenir auquel vous ne deviez pas participer. C'est vous qui dictiez l'avenir aux ministres et aux journalistes. En mourant, vous preniez la peine de régler le sort du monde, d'un monde sauvé et purifié par votre sacrifice. Tout ce qu'ordonnaient et décidaient les ministres, ils ne pouvaient pas ne le pas décider, ne le pas ordonner. Tout ce que suggéraient ou réclamaient les journalistes orthodoxes, ils ne pouvaient pas ne le pas suggérer, ne le pas réclamer. Car les morts ne le leur eussent pas pardonné, les morts se fussent levés de leur tombe de terre et de boue, pour leur imposer précisément la décision qu'eux, ministres, venaient de prendre, pour leur dicter l'article qu'eux, journalistes, venaient d'écrire...

Mais voici la campagne de Russie, voici la campagne de Pologne. Par la famine et par les armes, on veut imposer à la Russie et à la Pologne un régime conforme à la

volonté de M. Clemenceau, des grands industriels, des vieilles douairières et des petits bourgeois.

On veut sauver non plus la liberté du monde — qui donc y pensa jamais, sauf de pauvres soldats? — mais l'Argent. On ne veut plus tuer la guerre, mais la Révolution. Cela est si évident que le *Corriere della Sera*, journal réactionnaire, reproche à M. Clemenceau de réaliser précisément la paix que, pour son compte, voulait l'Allemagne du Kaiser.

Du temps que les ministres parlaient, ont-ils conseillé aux soldats de risquer la mort pour qu'après la victoire Schneider et Krupp, à nouveau associés, fussent défendus contre le bolchevisme? Est-ce cela que vous leur avez dit, Clemenceau?... Non... Alors, vous êtes l'escroc des morts.

LÉON WERTH.

Service de Librairie

Occasions en bon état :

La Grande Révolution, de Kropotkine, 1 vol. relié, 4 fr. 50.

Théâtre de Racine; Corneille; OEuvres de Boileau, broch. (éd. Flammarion), le vol., 0,75.

Une collection complète de la revue *demain*, 30 fr.

Le Foyer d'Entr'aide

vous convie, le samedi 8 février, à 8 h. 1/4, à passer la

SOIRÉE EN FAMILLE

dans la salle du Café du Progrès (1^{er} étage), quai de la Poste. Un camarade fera une causerie et un concert sera improvisé.

Serata teatrale

Il Gruppo Letterario et la Sezione Socialiste Italiana, organizzano per *Sabbato 15 febbraio*, una Serata teatrale a beneficio esclusivo delle vittime politiche.

C'est une grande présomption d'oser tuer quelqu'un, parce qu'on ne peut pas savoir sûrement si de sa mort sortira quelque bien et si de sa vie quelque bien ne fût pas sorti. Aussi je ne peux supporter ces hommes qui croient qu'il n'est pas possible de produire le bien si on ne commence pas par le mal. Les temps changent, de nouveaux événements surviennent, les désirs se transforment, les hommes se lassent... Et, au bout du compte, il arrive toujours ce qu'on n'avait point prévu.

MICHEL-ANGE.

(Relevé dans « Michel-Ange » de Romain Rolland).

Lorsqu'un homme est ainsi fait par la nature et par l'éducation qu'il hait les cérémonies et méprise l'hypocrisie, il n'y a pas de bon sens à ne pas le laisser vivre comme il lui convient. S'il ne vous demande rien et ne cherche pas votre société, pourquoi cherchez-vous la sienne? Pourquoi voulez-vous l'abaisser à ces niaiseries, qui répugnent à son éloignement du monde? Celui-là n'est pas un homme supérieur, qui pense à plaire aux imbéciles, plutôt qu'à son génie.

FRANÇOIS DE HOLLANDE.

(« Entretien sur la Peinture ». Relevé dans « Michel-Ange » de Romain Rolland).

Imprimerie des Unions ouvrières. L'éditeur responsable : Salives.

Les Sauveurs sont morts

Voici la plainte des amants de la paix, l'haleine amère du camarade des hommes et des bêtes, la tristesse infinie d'une âme muette, la voix du désespoir que réveillent les ténèbres de la nuit tombante par un soir de détresse.

Où sont les saints que le Seigneur a élevé parmi vous, avec lesquels il a engendré ses commandements? Où êtes-vous, prophètes du Très-Haut? Moïse, Jésus, Mohammed? Vous avez disparu; à cause de votre cœur dur et querelleur, de la farouche vengeance de vos paroles: « Tu n'adoreras pas d'autres idoles que moi! », vous n'êtes aujourd'hui que la frayeur des écoliers. Mieux aurait valu que dans le temps où vous étiez encints de vos préceptes, vous accouchiez sur la lune de vos lois alimentaires, de vos crucifixions, vos bûchers, vos guerres saintes et vos croisades.

« Tu ne tueras point! » tonna le Seigneur contre Moïse dans les buissons ardents du Sinaï. Mais Moïse était sourd, il était un guerrier et un tueur de bêtes; il ne comprit point la parole — il n'entra point dans la terre promise; ses yeux mourants ne la virent que des montagnes lointaines.

Et son peuple, le peuple blanc, danse encore autour du veau vivant, du veau tressaillant, le massacrant, se massacrant lui-même.

Et lui qui vint, parcourant la nuit devant Jésus, Jean le Baptiste, se couvrant de la laine des chameaux, mangeant des sauterelles, des bêtes vertes et innocentes de la terre. La grande réponse lui vint: le bourreau des sauterelles fut livré à ses bourreaux, une fille lui fit trancher le chef, comme un enfant arrache les jambes à une mouche.

Et quand Jésus entra dans la sphère sombre de la terre, sa lumière éblouissante se transforma en brouillard. Au-dessus de la tête du nourrisson Jésus, Marie agita l'holocauste, le sacrifice expiatoire, vouant à la mort deux jeunes tourterelles.

Le fils de David n'évita point le repas sanglant — il distribua à ses hôtes et à ses disciples des poissons sans péché, des poissons de proie, coupables innocents, et ceux qui se nourrissent d'algues.

Il jugea les poissons et pour cela il fut jugé lui-même. Du dernier souffle du condamné naquit le plus formidable démon; il se campa devant l'arbre de la croix et pensa: « Le bois de cette croix est bon, j'en ferai des lances ».

Guerre mondiale? Vous fêtez la résurrection des lances. La lumière du Seigneur est morte, elle ne sait plus éclairer... Le brouillard règne, la nuit, l'obscurcissement du monde.

ALBERT EHRENSTEIN.

(Traduction autorisée de Hermynia de Zur-Muhlen).

LES MORTS PARLENT

7 BOIS GRAVÉS DE FRANS MASEREEL
EDITION DES TABLETTES
DEUXIÈME ÉDITION

1918

En vente à notre administration et dans les kiosques.







